Sarga Moussa (dir.), *Littérature et esclavage, XVIII^e-XIX^e siècles*

Maria Chiara Gnocchi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/5785>

DOI : ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000]

[2006] MySQL server has gone away

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2011

Pagination : 462-463

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Maria Chiara Gnocchi, « Sarga Moussa (dir.), *Littérature et esclavage, XVIII^e-XIX^e siècles* », *Studi Francesi* [En ligne], 164 (LV | II) | 2011, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 07 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/5785> ; DOI : [https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE\[HY000\] \[2006\] MySQL server has gone away](https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000] [2006] MySQL server has gone away)

Ce document a été généré automatiquement le 7 janvier 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Sarga Moussa (dir.), *Littérature et esclavage*, xviii^e-xix^e siècles

Maria Chiara Gnocchi

RÉFÉRENCE

SARGA MOUSSA (dir.), *Littérature et esclavage*, xviii^e-xix^e siècles, avant-propos de Jean EHRARD, Paris, Desjonquères, 2010 («L'esprit des lettres»), 480 pp.

- 1 En 2006, dans *La mémoire enchaînée, questions sur l'esclavage*, Françoise Vergès remarquait que l'esclavage reste «impensé», voire «impensable» en France; elle invitait par conséquent à opérer un tournant critique, à «étudier le phénomène en ayant recours à tout ce qui l'entoure, à ses représentations, en puisant dans ses sources diverses» (Paris, Albin Michel, p. 66). Le colloque *Littérature et esclavage* que Sarga Moussa a organisé à Lyon en 2009, et ce volume qui en recueille les actes, constituent une réponse puissante au souhait de Françoise Vergès, le but poursuivi étant précisément d'ouvrir le débat sur la représentation littéraire de l'esclavage, en France en premier lieu. Dans l'introduction au volume, Sarga MOUSSA met l'accent sur les quelques éléments fondateurs de ce recueil. Il motive en premier l'attention spéciale portée sur la littérature: si les historiens ont consacré de nombreuses études à la question de l'esclavage, les littéraires paraissent en revanche très en retard, du moins en France. Il explique ensuite le choix de la période prise en examen: deux siècles, le xviii^e et le xix^e, très denses en événements (et en représentations de ces mêmes événements) qui incluent à la fois les Lumières et le Romantisme, et qui voient se réaliser l'expansion des empires coloniaux, les combats pour l'abolition de la traite et de l'esclavage, la première grande révolte des esclaves qui porte à l'indépendance d'Haïti, enfin l'abolition définitive de l'esclavage dans les colonies françaises. Sarga Moussa ajoute une remarque sur l'approche critique privilégiée, héritée des études postcoloniales. Aucune contradiction, souligne-t-il, dans ce choix de lire le passé colonial avec les instruments initialement forgés pour analyser la situation qui le suit et s'y oppose: c'est

au contraire une manière d'affirmer «l'appartenance à un présent au nom duquel il paraît possible de porter un regard démythifiant sur des images, des clichés, des mythologies» créés dans le passé (p. 14). On peut lire, par exemple, l'apparition de l'esclavage comme thème littéraire non nécessairement «méprisable» à la lumière de la notion de «résistance» introduite par Edward Saïd dans *Culture et impérialisme*, c'est-à-dire la capacité de telle ou telle culture dite dominée de ne pas se conformer aux schémas de pensée dits dominants.

- 2 Que les figures d'esclaves ne fassent pas l'objet d'une représentation invariablement dépréciative, ce sont les premiers articles du recueil qui le prouvent (dans la section «Fiction et philosophie des Lumières»), comme celui de Rachel DANON, sur *Ziméo* de Saint-Lambert (1769), dont le protagoniste est un esclave marron noble et courageux, et celui de Carminella BIONDI, consacré aux héroïnes noires dans le roman du XVIII^e siècle. Il est vrai que, dans la plupart des récits analysés, les protagonistes noirs rappellent, par plus d'un trait, leurs maîtres blancs (même au physique!), et que l'égalité que certains auteurs suggèrent entre maîtres et esclaves reste somme toute superficielle, voire apparente; et pourtant, le grain de la «résistance» est semé... Dans la même section, Micheal O'DEA s'interroge sur ce que l'on entend par *esclavage* au XVIII^e siècle, et analyse dans cette optique les écrits de Rousseau et surtout de Diderot, grâce auquel s'impose pour la première fois «une véritable pensée du colonialisme» (avec «De l'esclavage des nègres», publié dans *L'histoire des deux Indes* de l'abbé Raynal). C'est à Sarga Moussa de rappeler que l'une des critiques les plus radicales du colonialisme apparaît, au XVIII^e siècle, dans la fiction, et en particulier dans les *Lettres persanes*, où la grande question des Lumières, celle de la liberté, est centrale.
- 3 Dans la section «L'esclavage entre en scène», différents auteurs (Martial POIRSON, Barbara T. COOPER, Olivier BARA) abordent l'esclave comme figure théâtrale qui incarne la condition servile. Déjà en 1725, dans *L'île des esclaves*, Marivaux envisageait un renversement des rôles entre maîtres et serviteurs, mais le personnage de l'esclave fait son apparition véritable sur scène autour de la Révolution française. La force d'impact de la révolte de Saint-Domingue en 1791 n'y est pas pour rien, dans la mesure où elle permet de «repenser l'ensemble des rapports sociaux en métropole même, où perce le soupçon que d'autres formes d'"esclavage", non nommées comme telles mais non moins effectives, minent la société» (d'après l'introduction de Sarga Moussa, p. 16). L'étape suivante sera, on le devine, de faire entendre «La voix des esclaves», ainsi que le suggère le titre de la troisième partie de cet ouvrage. On retiendra, parmi les premières contributions de cette section, les réflexions de Roger LITTLE, qui se questionne sur l'absence en français de récits autobiographiques d'esclaves noirs, par opposition à ceux que l'on a conservés en anglais. Les réponses proposées par Little sont liées d'un côté au contexte matériel des plantations (celles que contrôlait la France étaient beaucoup plus étendues), de l'autre, sur un plan plus symbolique, aux différences d'attitude entre les protestants et les catholiques et au regard dissemblable porté sur leur langue par les Français et par les Anglais. Très intéressant, aussi, l'article de Daniel LANÇON sur la voix des esclaves africains en Égypte. Les deux autres textes de cette section se concentrent sur des écrits et des auteurs de langue anglaise ou espagnole. La littérature anglaise est dominante aussi dans la quatrième section, «Perspectives coloniales», qui débute par des contributions sur Daniel Defoe et sur Herman Melville et se conclut par un article digne d'intérêt dans lequel Doris KADISH compare les Discours

de deux enfants issus de pères abolitionnistes: Isaac Louverture, fils de Toussaint Louverture, et Germaine de Staël, fille de Jacques Necker.

- 4 La littérature française monopolise par contre la cinquième section, dédiée au «Nouveau héros romantique». Dans le premier article, Gérard GENGEMBRE s'attache à *Bug-Jargal* de Victor Hugo, qu'il considère moins comme un roman sur l'esclavage que comme un «roman sur le drame de la déshumanisation et les contradictions d'une quête de la régénération de la condition humaine» (p. 237). L'Histoire complexe qui fait son entrée en scène dans *Bug-Jargal* appelle une nouvelle esthétique, affirme Gengembre: l'année qui suit sa publication (1826), la préface de *Cromwell* en tirera les conséquences théoriques. Sarah MOMBERT aborde ensuite *Georges* d'Alexandre Dumas, le seul roman où cet écrivain métis, dont la grand-mère était esclave à Saint-Domingue, ait abordé la question de l'esclavage. Sarah MOMBERT trouve l'intérêt principal du roman dans sa complexité: tout à la fois «roman exotique conforme à l'héritage de Bernardin de Saint-Pierre et roman ironique à la Mérimée, œuvre pleine de préjugés et défendant une thèse libérale», *Georges* assume ses contradictions et «réalise sur le plan esthétique le projet éminemment romantique d'une littérature métisse» (p. 248). La contribution suivante est dédiée au *Voyage en Orient* de Nerval, et en particulier à l'épisode de la liaison du narrateur avec l'esclave Zeyneb; ainsi que Corinne SAMINADAYAR-PERRIN l'explique, l'épisode – qu'il faut lire en relation avec la *Physiologie du mariage* de Balzac – constitue «une réflexion en acte sur les relations du couple qu'engendre l'esclavage, d'où un parallélisme implicite autant qu'évident avec le mariage tel que le conçoivent et le pratiquent les contemporains en Occident» (p. 252). D'une manière analogue, si la pièce de théâtre *Toussaint Louverture* de Lamartine renvoie à la révolte de 1791 à Saint-Domingue, elle ne peut être détachée du contexte politique de 1848, qui voit le poète signer, en tant que Ministre des Affaires étrangères, le décret d'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises.
- 5 De la section suivante, «Le combat abolitionniste», on retiendra surtout l'article de Françoise SYLVOS, qui déplace l'attention des Caraïbes à la Réunion: la chercheuse retrace l'histoire de Timagène Houat, mulâtre et ancien esclave marron, abolitionniste convaincu dès son arrivée en métropole et auteur d'un roman, *Les Massons*, où il rêve d'une société égalitaire. Dans la contribution suivante, Marie-Laure AURENCHÉ aborde les sociétés abolitionnistes en France entre 1822 et 1848, alors que les deux autres textes de la section se penchent sur des figures d'abolitionnistes américains et espagnols. La septième section est dédiée aux *Voyageurs français en Amérique et en Orient*. En Amérique, comme dans le cas de Gustave de Baumont qui, parti en 1831 avec Alexis de Tocqueville, publiera en 1835 *Marie ou l'esclavage aux États-Unis* (l'année où paraît le premier volume de *La démocratie en Amérique* de Tocqueville; l'article est de Marie-Claude SCHAPIRA); en Amérique encore, dans le cas de Paul Bourget, dont *Outre-Mer, notes sur l'Amérique* est qualifié par Michèle Fontana de roman à thèse. En Orient, par contre, dans le cas de Flaubert: pendant son voyage, l'écrivain note scrupuleusement les pratiques esclavagistes qu'il observe et, s'il refuse de se prononcer sur les questions idéologiques au nom du célèbre principe de l'«impersonnalité», il exploitera largement le thème de l'esclavage dans ses fictions, de *Salammbô* à *Hérodias* (étude de Stéphanie DORD-CROUSLÉ).
- 6 L'article conclusif de Judith MISRAHI-BARAK constitue, à lui seul, la dernière section, intitulée «Après l'esclavage». Il est consacré aux «néo-récits d'esclaves» écrits à partir de la seconde moitié du xx^e siècle, en anglais et en français (Glissant, Chamoiseau, Condé, Confiant...), qui prennent comme matrice d'«authentiques» récits d'esclaves. Le

véritable objet de ces réécritures serait d'accéder enfin au nœud du trauma afin de pouvoir le dissoudre, mais «le fait que le moule du *slave narrative* ait été repris et travaillé à plusieurs reprises et à des périodes différentes est bien le signe que le trauma, reçu en héritage, est toujours vivace». «Le choix du polymorphisme de l'écriture à l'intérieur de contraintes formelles [...] libère l'écrivain et ses contemporains du moule de la tradition. Notre présent dépend de cette émancipation», conclut l'auteure (p. 395).

- 7 On ne peut qu'être d'accord avec les conclusions que tire Sarga Moussa. D'un côté, ce volume prouve que l'esclavage «est au fond moins un refoulé de la littérature elle-même – de nombreux écrivains des XVIII^e et XIX^e siècles [...] en ont parlé – qu'une tache aveugle de l'histoire littéraire (française) du XX^e siècle» (p. 23). De l'autre, le tabou est partiellement tombé grâce à la fin des «années structuralistes», qui a rendu possible un autre type d'approche, voire des objets différents. Que cela n'implique aucun renoncement à la littérarité des œuvres, ainsi que le souligne Sarga Moussa, c'est à notre avis une *excusatio non petita* qui ne mérite plus d'être mise en avant: les études elles-mêmes doivent pouvoir se défendre, au-delà de tout préjugé. La méfiance vis-à-vis de ce genre de travaux persiste encore, on ne le niera pas, mais toute posture défensive de la part des chercheurs ne fait que ralentir l'émancipation du modèle structuraliste.